

L I S E D E M E R S

# Le Poids des choses ordinaires

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore

DE LA MÊME AUTEURE

*La Leçon de botanique*, roman, Montréal, Lanctôt éditeur, 1996

*Doubles vies*, roman, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997

*Gueusaille*, roman, Montréal, Lanctôt éditeur, 1999

« L'Heure Giacometti », nouvelle, *Mæbius*, n° 80, 1999

# Le Poids des choses ordinaires

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec)  
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionsemaphore.qc.ca  
www.editionsemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-00-4 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-27-1 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-28-8 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Lise Demers, 2003

Dépôt légal : BAnQ et BAC, 2003

Diffusion Dimedia

[www.dimedia.com/](http://www.dimedia.com/)

Distribution du Nouveau-Monde

[www.librairieduquebec.fr/](http://www.librairieduquebec.fr/)

*Couverture :*

Marie-Josée Morin

m-j.morin@entrep.ca

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette

jycollette@vertigesediteur.com

L I S E   D E M E R S

# Le Poids des choses ordinaires

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



*Ni le plaisir, ni la gloire, ni le pouvoir : mais  
la liberté, rien que la liberté...*

FERNANDO PESSOA,  
*Le Livre de l'intranquillité*

*Cette action, qui maintenant va commencer,  
se déroule en Pologne c'est-à-dire Nulle Part.*

ALFRED JARRY,  
textes relatifs à *Ubu Roi*



## Remerciements

Un grand merci à Gloria Viegas Ocasio, à son mari, Armino Sousa Viegas et à sa belle-mère, Maria Albertina Sousa, pour leur gentillesse et leur aide soutenue durant cet hiver le plus rude depuis des décennies dans les montagnes de l'Algarve. Sans eux, je n'aurais pas connu la profonde joie de vivre et l'attachement viscéral des Portugais aux traditions de leur pays.



*À mon petit-fils Cédrik Gilles*



## Chapitre 1

**AU SOMMET**, tu avais deviné mon corps embrasé, dis ?

« Ah ! merde, encore cette histoire ! » criai-je en me tournant vers la porte capitonnée de mon bureau où je me tenais, debout et seul. J'étais à la maison et cette question de Catherine stoppa mon travail, alors que je répétais mon discours à livrer le soir même au club des Patriotes. Je n'ai jamais voulu répondre à cette question. Exaspéré et brusquement déconcentré, je fermai les yeux et revis Catherine durant sa thérapie me raconter pour une millième fois : Dès l'aube, nous étions prêts, armés. Dissimulés derrière le mur avec notre attirail hétéroclite, nous t'attendions. Vincent rouspétait tout bas, se frappait les cuisses et trépignait d'impatience. Tu voulais prendre sa place, toi, l'incapable d'arriver à l'heure ? Il grommelait alors qu'Édouard haussait les épaules et détournait lentement son regard vers la forêt où il nous faudrait bientôt avancer à la queue leu leu. Vincent l'énervait, l'idée de l'expédition encore plus. À contrecœur, il s'était rangé derrière toi, pour éviter de montrer sa faiblesse et s'endurcir. S'amuser à faire des prisonniers et à les torturer ne l'emballait pas.

Alors que toi... Avec tes plans et tes histoires, tu dégageais une énergie folle qui empourprait tes joues et illuminait tes yeux. Tu y croyais tellement à tes chimères, à tes jeux d'adultes. Tu savais les inventer avec un tel plaisir orgueilleux que ne pas te suivre, c'était passer à côté du bonheur. Et nous voulions être heureux. Tous. Et moi ? J'avais supplié Édouard de m'emmener avec vous, avais juré de ne rien révéler, pas même à Fusain quand il viendrait se blottir contre mon ventre. Et quand tu es arrivé, dédaigneux de notre inquiétude et de notre empressement, une chaleur plus vive que tous les câlins et les ronrons de Fusain réunis m'obligea à baisser les yeux, à cacher mon émoi incandescent.

Ce rappel du passé tombait mal et risquait de libérer des émotions indésirables un jour de fête comme celui-ci. Le miroir me renvoyait l'image

d'un personnage ridicule suant à grosses gouttes, quasi méconnaissable sous un rictus ne valant pas deux sous. J'étais grotesque et cela me fit horreur. Je tombai lourdement dans mon fauteuil, les bras sur les accoudoirs, les jambes tendues raides, prêt à tout pour chasser l'image de Catherine.

L'horloge marquait onze heures et quart. Il était donc onze heures, suivant mon habitude d'avancer les aiguilles, manie pratiquée depuis les débuts de mon professorat et qui me valut bien des quolibets. Qu'importe ! J'arrivais à l'heure dite et repartais à l'heure convenue. Mais que d'efforts pour me discipliner, alors que par tempérament j'arrivais et repartais à l'heure voulue. Mais puisque la ponctualité était signe de noblesse, valait mieux la pratiquer avec aisance. Ainsi en avais-je décidé et cela avait drôlement perturbé mes élèves. Selon mon humeur et en fonction des dispositions naturelles de l'étudiant, je le jugeais à l'heure ou en retard. Quel imbroglio existentiel ne devait-il pas régler ! Arriver à l'heure normale et sembler en retard de quinze minutes et au-dessus de son affaire ou arriver à l'avance et faire le pied de grue, en paraissant attendre sincèrement mes avis dont son avenir dépendait. Certains matins, il pouvait y avoir jusqu'à cinq étudiants occupés à palabrer sur l'heure de leur rendez-vous, lorsque j'arrivais joyeux et l'air étonné de les voir.

Mais je ne suis pas dupe. D'une année à l'autre, les élèves se passèrent le mot et ce que Vincent avait nommé mon agressivité passive devint une habitude chiante, une simple fantaisie, une lubie. À l'heure du prof ? entendais-je parfois dans les couloirs et cette remarque me remplissait d'aise. Mon caprice était entré dans les mœurs et dans mon for intérieur, je répondais : « Oui, à mon heure, bonhomme ou petit freluquet ». Par un curieux hasard, ce sont les élèves les plus attentifs à mes conseils et recommandations qui s'excusaient longuement de leur retard, bredouillant des explications sur l'autobus raté ou le réveille-matin à faire réparer. Les autres, souvent très doués, fanfaronnaient jusqu'à leur première note d'examen. Puis, avec le temps...

D'un bond je repris pied. Face à mon miroir et en bombant légèrement le torse, je m'appliquai à pratiquer mon discours. « Monsieur le ministre, monsieur le maire, monsieur le recteur, monseigneur, distingués collègues, estimés

confrères, chers étudiantes et étudiants... Vraiment, je suis profondément ému aujourd'hui. Vos témoignages de reconnaissance et votre gratitude traduisent, mieux que je ne saurais l'exprimer, l'incalculable estime dans laquelle vous tenez notre profession. Devant un tel aréopage de penseurs et de décideurs qui font la gloire de notre institution et de notre pays, vous me voyez confondu – eh ! Oui, le mot est exact. Tant d'éloges pour avoir, somme toute, fait ce que dois pour l'honneur et la tradition. »

Le miroir reflétait enfin l'image recherchée alliant le geste pondéré à la voix convaincante. J'avais réussi, après des heures de pratique soutenue, à trouver le ton juste et naturel. Cependant, j'hésitais encore entre faire une pause de quelques secondes ou enchaîner. Il me semblait que le rappel subtil de notre devise méritait, sinon des applaudissements, du moins quelques rires intelligents. Mais allez savoir ! Les mœurs avaient bien changé depuis mon entrée dans le corps professoral et ce n'était pas faute d'avoir tenté de maintenir tradition et discipline. J'étais toutefois assez satisfaite. La suite de mon allocution était d'une belle eau. Des phrases bien senties, entremêlées d'anecdotes fines et de judicieuses remarques, composaient un survol de ma carrière au service du savoir. Mes remerciements n'étaient ni trop longs ni trop courts. Juste ce qu'il fallait et cette justesse, conquise par le remaniement d'une dizaine de brouillons, méritait d'être citée à tous les écrivains de discours de clôture, fussent-ils politiciens ou animateurs de colloques.

J'étais fier de mon texte, je l'avoue sans honte, car la fausse modestie m'horripile. Mais inquiet toutefois. Il me semblait qu'une légère hésitation, au moment où je rends hommage à mon ancien directeur de thèse aujourd'hui décédé – Dieu ait son âme – contredisait l'enthousiasme respectueux que je tentais de communiquer. Un détail à mettre au compte de l'émotion, diraient certains, un détail révélateur, diraient les autres au fait de notre inimitié. J'avais, à l'époque, m'imaginant que la mort du Tyran m'ouvrait une liberté intellectuelle, osé écarter quelques-unes de ses références et de ses idées directrices. Quelle tête brûlée étais-je alors pour naïvement croire que je pouvais, en toute sincérité parce que hors de propos, passer sous silence nombre de ses assertions ! Il me donna une formidable leçon d'éthique, en m'obligeant à ouvrir mon sujet en cercles concentriques que je devais

meubler de citations extraites de ses travaux et de ceux de mes professeurs, un jour mes confrères émérites. Sans lui, je n'aurais pu transmettre ce code à mes étudiants et la bibliographie de leurs travaux, autant que des miens, ne serait certes pas aussi savante et détaillée.

Dite ainsi, la chose paraît inélégante et brutale. Mais j'avais trouvé une formulation pour rendre à César ce qui lui appartenait, sans dissertar sur les bienfaits de la méthode, me limitant à reconnaître à la fois son influence et l'importance de la solidarité au sein du corps enseignant. Or, voilà bien ce qui me chicotait avec cette malencontreuse hésitation. Mon discours devait être modeste, unificateur, et ne laisser transparaître rien de plus ou de moins que ce que je disais, ne faire l'objet d'aucune interprétation, éviter toute récupération par un clan ou un autre. Bref, atteindre cette remarquable neutralité que d'aucuns nomment ma proverbiale objectivité. Rien ne devait être laissé au hasard et je recommençai à répéter mon texte trois autres fois avant de redevenir ce que je devais être : une humble sommité louangée par les notables du pays.

Enfin, je respirais librement, maître de moi, en accord harmonieux avec ce refuge qui me reflétait mieux que toutes les glaces du monde. Mon œuvre-bureau qu'avec l'âge je contemplais, sinon amoureuxment, du moins avec une infinie tendresse : quatre murs emplis de livres bien rangés, étiquetés, aimés. Tout un pan réservé à ma production intellectuelle et aux archives de mon Centre de réflexion sur le patrimoine et de ma Chaire en sociologie comparée de la culture. Mes compagnons d'armes, plus fidèles que mes amis, plus sincères que mes maîtresses, plus exigeants que ma femme. Mes boucliers, au jour des grandes batailles, ma nudité, les soirs de solitude quand l'extravagance du vent me ramène à la violence de Catherine, à son immonde appétit de vivre. D'elle, je n'ai conservé que cette photo en noir et blanc montée dans un cadre d'argent, là, à moitié cachée par mes dossiers ouverts sur ma table de travail. Nous formions alors la bande des quatre et Catherine était notre mascotte. Du moins, est-ce ainsi que je persiste à la voir bien que, sur cet instantané médiocre, la tristesse de ses yeux et cette façon langoureuse de repousser le bras de Vincent autour de son cou, tout en m'attirant vers elle, démentent cette allégorie de l'amitié. Le lendemain de la photo, la marée

montante allait nous surprendre en revenant du rocher Percé, soudainement entourer nos chevilles de ses lames glaciales et tranchantes. Sauve qui peut ! Commença l'ascension périlleuse de la falaise dans le grondement féroce des vagues masquant nos cris, étouffant le hurlement d'Édouard coincé sous une arrête, happé par la mer et repêché inconscient par des marins de retour de l'île Bonaventure et qui avaient tout vu tout prévu. Un instinct animal nous poussait, Catherine, Vincent et moi, à tâtonner avec nos mains ensanglantées vers une faille ou une saillie où s'agripper à la paroi pour se hisser et poser, avec une lenteur extrême, un bout d'espadrille dans le trou étroit que l'autre pied venait de creuser dans les strates rougeâtres du roc s'écaillant en fines lamelles.

Près du sommet, des gens affolés tirèrent à bout de bras nos corps épuisés et nous frictionnèrent en nous engueulant pour notre sottise témérité, en nettoyant nos plaies vives moins douloureuses que notre amour-propre blessé. Ce soir-là dans la tente, je déboutais sous des airs d'incompréhension les élans fougueux de Catherine et j'entendis, humilié, la victoire facile de Vincent arrachant de Catherine un long râle agonique de plaisir. Ce premier cri rauque, mon étalon de mesure désormais. Au petit matin, enroulée dans son sac de couchage, Catherine m'avait lancé, entre deux gorgées de café :

— J'ai fait mon deuil de toi. J'ai opté pour la vie.

— Ouais, une vie de pute, tu veux dire !

À peine avais-je fini de claironner que je recevais sa tasse par la tête et qu'Édouard s'abattait sur moi à grands coups de pieds et de poings. « Tu vas avaler cela » qu'il me criait, réveillant Vincent. Moi j'en remettais, ratatinais leur amour naissant, réduisais leur nuit de noces à une simple botte. Enfin Catherine, par ses cris et ses supplications, nous sépara et personne ne répondit aux questions de Vincent. En moins de deux, nous quittions Percé et la fin de l'été. À l'automne, j'entrais à l'université. Vincent ne sut jamais rien de la dispute.

Étonnant, comment ce banal cliché d'Édouard éternisant notre amitié cache une réalité tout autre. Davantage étonnant que j'aie conservé soigneusement

## Table des matières

|               |     |
|---------------|-----|
| REMERCIEMENTS | 9   |
| Chapitre 1    | 13  |
| Chapitre II   | 31  |
| Chapitre III  | 55  |
| Chapitre IV   | 81  |
| Chapitre V    | 103 |
| Chapitre VI   | 121 |
| Chapitre VII  | 153 |



*Le Poids des choses ordinaires*  
de Lise Demers  
composé en Jenson corps 18  
a été mis en ligne  
en juillet deux mil douze.